

Recherches sociographiques



Daniel GAY, *Les élites québécoises et l'Amérique latine*

Pierre Beaucage

Volume 27, numéro 3, 1986

Les cégeps vingt ans après

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056246ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056246ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaucage, P. (1986). Compte rendu de [Daniel GAY, *Les élites québécoises et l'Amérique latine*]. *Recherches sociographiques*, 27(3), 542-544.

<https://doi.org/10.7202/056246ar>

Et, dans une note infrapaginale (p. 79), se référant aux causes de l'échec des insurrections, où il est question du ralliement des éléments bourgeois de droite à la réaction, l'auteur dit : « Dans les mouvements de libération, le seul lien est le nationalisme. » Est-ce si certain ?

La Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme fait état, dans son « Introduction générale » (Livre 1, article 83), de plusieurs paliers d'inégalité opposant les deux « sociétés » l'une à l'autre. À l'inégalité linguistique, culturelle, socio-économique s'en ajouteraient une autre, politique-étatique celle-là. Il y va d'une inégalité dans le domaine des pouvoirs décisionnels, de liberté de choix : celui de *l'autodétermination*. On la nomme, sans plus. Vu l'exclusion des questions constitutionnelles du mandat de la Commission, ainsi que l'empressement avec lequel P.E. Trudeau devait entériner la requête des commissaires d'omettre toute conclusion générale à leurs travaux, le curieux lapsus se comprend. Se peut-il que la perdurabilité phénoménale de notre « Impasse » historique ait un rapport quelconque avec la question, névralgique à l'extrême, de l'intangibilité de certaines structures de propriété et de pouvoir, de classes sociales ? La présence envahissante de représentants des grands milieux d'affaires au Comité du NON a pu le suggérer.

POSTFACE: *Corrigenda*

Le nombre de coquilles qui parsèment le texte est déplorable. Plus grave que l'agacement causé au lecteur est le fait que le message important de l'ouvrage s'en trouve altéré. La responsabilité éditoriale serait-elle demeurée entre deux selles, des deux bords de l'Atlantique ? À titre indicatif seulement, en plus de l'orthographe de noms propres (l'historien « F.X. Garnaux », parmi bien d'autres), erreurs de dates, et des inexactitudes non repérées :

- Expulsion des Acadiens, en « 1775 » (p. 579 ; la bonne date, à la page 441).
- « Création de la Province du Haut Canada en 1774 » (p. 421).
- L'Acte d'Union, « de 1848 » (p. 543).
- Traduction de l'anglais, « *went over to the side of reaction* », par « se rallièrent à la rébellion », ce qui est tout juste le contraire (v. *supra*, p. 10).
- Brouillamini à partir d'une citation de Lacour-Gayet, où Lord Russell serait nommé gouverneur du Canada-Uni (p. 82), mais devient Lord Sydenham, « premier gouverneur des deux Canadas » (*sic*) à la page suivante.

Stanley Bréhaut RYERSON

Département d'histoire,
Université du Québec à Montréal.

Daniel GAY, *Les élites québécoises et l'Amérique latine*, Montréal, Nouvelle optique, 1983, 341p.

La société québécoise des vingt-cinq dernières années a été un véritable bouillon de culture au plan des idéologies : l'éventail représenté y est pratiquement le même qu'aux États-Unis ou en Europe occidentale et ce, malgré les énormes différences démographiques et en dépit de particularités évidentes. Cependant, même si les idéologies au Québec ont fait l'objet de nombreuses recherches, nous disposons de peu d'études encore concernant les mécanismes de leur élaboration, autant que des processus de transformation et éventuellement de mise en veilleuse des idéologies. En outre, la plupart des chercheurs se sont penchés sur les divers modes de représentation de soi de la société québécoise et non sur la manière dont on définit l'Autre. C'est cette lacune que vient partiellement combler le livre de Daniel Gay, en abordant un thème jamais traité encore, si l'on excepte des études partielles qui, pour la plupart, n'avaient jamais franchi l'enceinte des universités (mémoires ou rapports de recherche).

Comme point de départ, Daniel Gay nous présente, non pas une hypothèse au sens strict — l'état embryonnaire de la recherche ne le permettant pas — mais une interrogation qui a motivé son étude: l'image que les Québécois ont formée de l'Amérique latine, entre 1959 et 1973, correspond-elle à l'un ou l'autre des deux schémas les plus courants: soit celui d'un Québec qui évolue en vase clos depuis la Conquête jusqu'en 1960, sans vision articulée du monde extérieur, soit celui d'un peuple dont les aspirations, la mentalité manifestent une correspondance profonde avec le Tiers-Monde, correspondance ancrée dans le statut commun de colonisés?

Ayant de sérieuses réserves par rapport à l'une et à l'autre de ces conceptions, Gay se propose de dégager l'image réelle de l'Amérique latine au Québec. Et il choisit comme matériau de base les éditoriaux publiés pendant quatorze ans dans quatre quotidiens francophones du Québec (*L'Action catholique*, *Le Devoir*, *Le Soleil* et *La Presse*) de 1959 à 1973. (L'auteur explique le décalage entre la fin de la période étudiée et la parution de l'ouvrage par certains «délais de publication»: une décennie de retard n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel pour certains éditeurs...).

Il en ressort une vision d'ensemble, aussi détaillée que négative, de l'Amérique latine (chapitre 1): malgré ses ressources considérables, le continent se caractérise par la misère, l'ignorance, l'instabilité politique, le tout ayant des racines profondes, tant historiques que raciales. Qui plus est, l'Amérique latine fait face à une menace plus redoutable encore, la subversion communiste. La solution de ces problèmes, pour le discours dominant, ne saurait provenir que d'une modernisation dont les États-Unis sont, contradictoirement, le moteur et parfois le frein (chapitre 2). On retrouve cette même ambiguïté en ce qui a trait à la perception du rôle des États-Unis au Canada et au Québec (chapitre 3): source principale de notre haut niveau de vie, les intérêts américains chez nous posent un problème pour notre indépendance comme peuple. D'où un tiraillement incessant entre une tendance «intégriste» (le terme «intégrationniste» nous semblerait plus juste) et une tendance «autonomiste» dans le discours des éditorialistes. Par cette comparaison entre les deux discours, celui sur les États-Unis et celui sur l'Amérique latine, l'auteur démontre clairement qu'au-delà de telle ou telle image folklorique, c'est la perception du rôle des États-Unis comme puissance hégémonique sur tout le continent — rôle que l'on appuie sans réserve ou bien conditionnellement — qui détermine l'image de l'Amérique latine projetée par les éditorialistes québécois.

Mais si l'auteur explique de façon satisfaisante les caractéristiques globales du discours journalistique sur l'Amérique latine, il en va autrement pour les variations qu'il y décèle. Car chaque quotidien présente sur ce plan un profil particulier: *L'Action catholique* n'est pas *La Presse*. En outre, on note parfois une évolution importante dans un même journal du début à la fin de la période. Comment interpréter la variabilité à l'intérieur des paramètres communs?

La spécificité du discours de chaque quotidien ne peut que faire problème à l'auteur, qui a adopté d'entrée de jeu une «interprétation uniformisante des rapports entre éditorialistes et propriétaires d'entreprises de presse et partant, une homogénéité automatique du discours idéologique dans chacun [...] des quatre quotidiens» (p. 52). Comment concilier alors la vision spiritualiste d'une *Action catholique* qui voit la libération des peuples latino-américains s'effectuer dans le respect des hiérarchies et sous la houlette de l'Église (pour «se garder des erreurs du libéralisme économique», p. 113) et celle de *La Presse*, qui insiste sur la démocratie *U.S.-style* et la «solidarité panaméricaine» (p. 132)?

La nécessité de périodiser le discours journalistique pose des problèmes analogues et ne saurait s'expliquer simplement par la succession d'équipes éditoriales animées d'idéologies différentes. Car la question demeure alors entière: pourquoi a-t-on permis ou suscité le changement d'orientation? Le cas le plus frappant est celui de *L'Action catholique*: si les années 1960 voient d'abord se poursuivre un discours marqué par le religieux et l'anticommunisme, on assiste à la fin de la décennie à une réorientation, qui n'est bien sûr pas étrangère aux changements survenus dans la doctrine de l'Église concernant l'engagement social des chrétiens. Le tout culminant en 1973 par

une prise de position « aux côtés de tous les opprimés » ! Peu de temps après, le journal fermait ses portes...

Moins dramatiques, des modifications n'en sont pas moins perceptibles au *Devoir* : sensible tout au long de ces années au manque de démocratie et aux inégalités économiques, l'éditorialiste les attribue davantage à des « facteurs de mentalité », au début, et à l'injustice sociale, parfois soutenue par Washington, à la fin de la période.

Dans *Le Soleil* et *La Presse*, on ne décèle par contre aucune évolution importante : le premier quotidien conserve une position politique assez proche de *L'Action* à ses débuts (catholicisme militant en moins), tandis qu'on verra coexister dans *La Presse* des attitudes « intégrationnistes » et « autonomistes ».

Pour être pleinement satisfaisante, l'analyse du discours journalistique sur l'Amérique latine exigerait qu'on aille plus loin que la perspective « uniformisante » de l'auteur. Dans un marché aussi restreint que le nôtre, un quotidien doit occuper un créneau spécifique dans la production idéologique, faute de quoi il disparaît. Il faudrait donc pouvoir relier l'analyse du discours à celle des rapports existant entre les divers organes de presse et les classes et fractions de classes du bloc au pouvoir. Je me bornerai à mentionner ici certaines avenues de recherches pour répondre aux questions laissées en suspens par le travail de Daniel Gay.

Les changements dramatiques observés dans le discours de *L'Action catholique* ne correspondent-ils pas à la crise de la petite-bourgeoisie duplessiste, à la fois rempart des valeurs catholiques canadiennes-françaises et tremplin de pénétration du capital américain au Québec ? Dans sa vision de l'Amérique latine, l'étrange cohabitation d'un catholicisme mystique et d'un pro-américanisme intégral ne serait-elle pas la projection directe de son rôle interne ? Si une équipe progressiste put prendre la barre aussi aisément en 1973, n'est-ce pas que le vaisseau était déjà déserté et s'apprêtait à couler à pic en même temps que cet autre rafiote, l'Union nationale ?

Quant au *Devoir*, issu historiquement du même courant, il a su garder ses distances par rapport aux structures ecclésiastiques et s'incorporer suffisamment de valeurs nouvelles pour devenir un des carrefours intellectuels de la Révolution tranquille. (Avec la latitude que lui permettait son indépendance des grands groupes financiers — situation unique au Canada.) Là encore, la grille d'analyse qu'il nous propose de l'Amérique latine et les voies d'avenir qu'il suggère ne sont-ils pas une fidèle transposition du projet modernisateur de la nouvelle petite-bourgeoisie : éducation, autonomie, interventionnisme d'État, démocratie... ?

Quand on passe au *Soleil* et à *La Presse*, le cadre de référence doit changer. Ils ne s'agit plus ici des instruments d'« élites intellectuelles » mais de composantes d'empires financiers. Rien d'étonnant à ce qu'ils reflètent, tout au long de la période, le dilemme permanent de la grande bourgeoisie canadienne : comment profiter au maximum d'une association avec le capital américain (technologies, échanges, *pax americana*) — discours intégrationniste — tout en se démarquant pour conserver une marge de manœuvre suffisante et un profil spécifique — discours autonomiste. Ce débat, aussi ancien que le Canada, s'est manifesté aux instances les plus variées (la plus récente étant le libre-échange) et il n'est donc pas étonnant de le voir imprégner aussi le discours sur l'Amérique latine. Il ne s'agit donc pas d'un simple effet d'illusion, comme semble le croire Daniel Gay quand il entreprend d'en minimiser l'impact (pp. 199ss).

Ces quelques réserves ne diminuent en rien à mes yeux la valeur du livre de Daniel Gay. Ceux qui s'intéressent à l'étude des idéologies y trouveront du matériel neuf, abordé en fonction d'une grille personnelle et systématique. Ceux dont les activités touchent l'Amérique latine y trouveront les grands paramètres, encore très valables aujourd'hui, de la représentation de ce continent que véhicule la presse québécoise.

Pierre BEAUCAGE

Département d'anthropologie,
Université de Montréal.